

*dédié à tous ceux  
qui continuent malgré tout à chercher*



### **La route des pas perdus**

Il y avait encore une miette de beauté. Tant que je croyais cela, j'étais en sécurité.

J'avais franchi la frontière dix minutes auparavant. Le pope était assis à côté de moi et sentait l'ail. L'odeur lui remontait de l'estomac jusqu'à la gorge, puis à la bouche. Il nous enveloppait dedans, moi, sa femme, le garçon, l'ouvrier forestier et lui-même. Si cela continuait je m'évanouirais et je m'écraserais contre un arbre. Les arbres ne manquaient pas sur ces routes, ni les croix.

C'étaient des arbres rustiques, qui poussaient dans toutes les directions, seules les églises de campagne s'élançaient vers le ciel. Elles avaient de la tenue. Des croix se dressaient sous les arbres. Chaque croix avait sa famille. Elle se rassemblait tout autour et chuchotait : «Le pauvre, c'est là que c'est arrivé.» Puis on se racontait la vie du malheureux. C'étaient des arbres avec des histoires. Tous les deux kilomètres, le pays était jalonné de morts, avant l'arrivée trop tardive des premiers secours ils gisaient là et attendaient. Ce n'était peut-être pas la pire sortie, quand on voulait quitter la vie. On reposait à l'ombre, un vent léger passait sur vous, et aussi le diable qui regardait s'il pouvait vous emporter.

Le pope avait été appelé pour une extrême-onction et avait à l'occasion emmené toute sa famille. C'était comme une excursion pour Dieu. «L'homme est mort de son mauvais cœur. Il voulait du mal à tout le monde», dit le pope quand nous eûmes roulé un moment. Mais dans sa prière il n'avait mentionné que la faiblesse du cœur. Plus tard on distribua de l'ail en abondance, il s'en débarrassait maintenant dans mon auto. Ainsi avais-je moi aussi quelque chose de l'onction.

J'accélérai et je nous vis gisant sous un arbre, l'auto fracassée, au-dessus de nous planait l'odeur de l'ail et elle se mêlait aux odeurs du champ. Ce pays reposait sous une épaisse cloche d'odeurs. Les gens s'armaient quotidiennement contre le diable. Lui, il aurait pu émigrer depuis longtemps, mais il s'obstinait. Il prenait son temps. Le temps était son complice.

Les souliers du pope brillaient, mais cela ne lui suffisait pas, il les ôta, cracha dessus et les polit avec sa manche. Un peu de salive resta accrochée dans sa barbe, il l'essuya avec sa main. Maintenant il avait de la salive sur les mains. Les souliers étaient importants pour lui, car ils devaient encore le porter à travers nombre d'extrêmes-onctions et vers beaucoup de tables dressées.

Les blés étaient hauts, verts et duveteux aux pointes. Les coquelicots semblaient suspendus dans l'air telles de minuscules explosions rouges. Le pays était plat comme la paume de la main, dans aucune direction on ne voyait de quoi arrêter les regards. C'était le mois de mai, pourtant les affaires qui me conduisaient ici n'avaient rien à voir avec le joli mois de mai, où l'amour vous fait battre le cœur plus fort.

Dans ma jeunesse, j'avais vu les paysans mettre des graines de pavot dans le cercueil, pour que le mort les

compte et ne pense pas à l'adieu. Dans les graines de pavot, on lisait le destin des nouveau-nés et le nombre de bouches que l'on devrait nourrir dans cette vie. Les paysans croyaient en ces choses, même les communistes ne purent rien y changer.

Après la frontière, j'avais fermé les yeux et accéléré. Je voulais compter jusqu'à dix, mais à six mes yeux s'ouvraient toujours comme si une main étrangère soulevait mes paupières. Alors une auto klaxonnait et les freins crissaient.

«Je n'irai nulle part avec des suicidaires!» cria le pope quand je stoppai juste devant la pointe de ses pieds.

«Alors reste là», dit sa femme, l'enfant endormi dans ses bras. «C'est fini, le temps où un pope trouvait tout de suite une voiture pour l'emmener, acheva-t-elle.

– Nous avons manqué le train, mais ce n'est pas pour autant que je veux mourir, dit le pope.

– Venez, Père. On n'est pas obligé de vivre longtemps, car ça coûte cher, dit l'ouvrier forestier qui monta vite dans l'auto.

– Personne ne meurt avant que son heure ait sonné, murmura la femme.

– Il y a des années, un sapin m'est tombé sur la tête », poursuivit le forestier quand le pope fut monté. « *Tac!* Il est tombé exactement là, le sournois. Je suis resté une semaine dans le coma, mais je ne suis pas mort. »

À ce souvenir, il se gratta machinalement la tête. Ses yeux étaient d'un bleu laiteux, son visage sillonné de rides comme une planète dont on se demande si de l'eau y a jamais coulé. Il abattait les arbres, les faisait tirer par son cheval hors de la forêt, coupait toutes les branches sauf celles de la cime qui attiraient la sève de

l'arbre et le faisaient sécher. Un jour, un arbre s'était vengé et s'était laissé tomber là où était l'homme. Le forestier était sûr que c'était une vengeance d'arbre, d'autres étaient d'avis que c'était le schnaps. Ses yeux aussi avaient la lueur bleuâtre du schnaps.

Sur les routes de Roumanie, tout le monde faisait de l'auto-stop : policiers après le service, étudiants à la fin de la semaine, ouvriers après leur tour d'équipe, paysans après le travail, filles qui sortaient et filles avec d'autres intentions. Quand ils montaient dans la voiture, leurs émanations montaient avec eux, les lourds corps éprouvés des paysans et les corps parfumés et éprouvés des jeunes femmes. Ils tendaient tous la main, mais pas le pouce. Ils vous faisaient signe comme pour dire : « Viens, je veux rouler avec toi. » Ils ne se faisaient pas emmener, ils nouaient relation avec vous.

Le long de la route, on vendait dans de petits kiosques des assurances pour le voyage et les maladies à ceux qui quittaient le pays. Au fond, je faisais encore récemment la même chose, mais dans un élégant bureau en Suisse. Je vendais des portes avec sas de sécurité que ni le pape, ni personne en ce pays ne pouvaient s'offrir.

« Que faites-vous quand vous n'essayez pas précisément de vous tuer ? » demanda le pape en me lorgnant avec circonspection.

« Je vends de la sécurité.

- Comment peut-on vendre de la sécurité ?
- C'est tout à fait possible.
- On peut en vivre ?
- Et même très bien. Si seulement il n'y avait pas la concurrence.
- Y a-t-il beaucoup de concurrence ?

- Suffisamment, mais ma firme s’est spécialisée, si bien que nous avons toujours assez de commandes.
- Qu’est-ce que rapporte une chose comme ça?»

Sa femme s’était endormie la bouche ouverte, elle râlait un peu. Le forestier continuait à se gratter et ruminait ses pensées. Je le chuchotai au pope. Il sursauta en entendant le chiffre. «Par mois? Pour vous seul?» demanda-t-il, incrédule. «C’est un chiffre impressionnant, mais comment peut-on vendre quelque chose dont seul le Tout-Puissant décide? N’est-ce pas perdre son temps?»

Nous nous tîmes un moment, et c’était bien ainsi. J’espérais que le pope me laisserait tranquille, car vouloir lui expliquer quelque chose n’avait aucun sens. Comment lui dire que la raison pour laquelle j’étais ici datait de loin, de vingt ans en arrière, et que cette raison, chaque fois que je voulais la saisir, se volatilisait? De même que la pâte à pain fermente et lève, cette inquiétude secrètement grandissante avait elle aussi levé et me chassait jusqu’ici.

Dans les blés poussaient des bleuets, petits mirages d’azur. Tout tremblait et voulait se dissoudre. Un cheval avait les pattes antérieures attachées avec une corde, quand il bougeait il sautillait. Tant de force, et si vite maîtrisé. Son poulain était à côté de lui, il aurait pu s’échapper mais il ne le savait pas. Ils enfonçaient tous les deux leur museau dans l’herbe, arrachaient des touffes; la queue, le dos, le cou et la tête formaient dans l’espace une ligne à la courbe parfaite.

Quand j’étais adolescent, j’avais aimé tirer des histoires du nez des paysans. J’avais ainsi appris que le cheval était le patron de l’été et qu’il aidait le soleil à s’élever. Mais Dieu l’avait aussi créé pour que l’homme

mette plus vite ses idées en pratique, racontait-on. Dans le conte, le héros enlevait le cheval le plus faible à la horde de la sorcière et le nourrissait de feu. Quand le héros trépassait, son cheval mourait aussi, de douleur.

Je remarquai que depuis quelque temps, le pope me tenait des discours que je n'écoutais pas. Il voulait savoir ce que je pensais de Dieu. Sans attendre ma réponse, il poursuivit: «L'homme s'est mis à la place de Dieu, pourtant nous ne sommes que ses vermisseaux.

– Est-ce que Dieu habite aussi dans ta barbe?» demanda le garçon à son père ensommeillé.

Le pope se retourna et lui pinça la joue. «Il habite là aussi, bien sûr.»

Puis il me fit un clin d'œil.

«L'âme des enfants», murmura-t-il.

Ils voulurent tous descendre dans le village du pope, le forestier n'était plus loin de ses arbres, le lendemain ils tomberaient de nouveau de tous les côtés. Le pope me recommanda d'arrêter avec mes stupidités, de me marier et de rendre une femme heureuse. Tandis qu'ils s'éloignaient, j'accélérai, mais je m'arrêtai de nouveau, descendis et leur courus après. Je saisis le pope par l'épaule, il se retourna et me sourit amicalement.

«Comment se fait-il que vous sachiez tant de choses sur Dieu? lui demandai-je

– Mais c'est pourtant clair.

– Rien n'est clair. J'ai vu avant la frontière que rien n'est clair, croyez-moi.

– Si vous êtes fou, restez plutôt chez vous», dit-il en me repoussant. «Le diable l'éprouve, dit-il aux autres.

– Taisez-vous donc! lui criai-je. Vous ne pourrez jamais manger assez d'ail pour tenir le diable à distance.»



Quelques kilomètres avant la frontière, je doutais encore que ce pays existât. Pendant trop longtemps, il n'avait été qu'imagination et souvenir, et la route nationale qui commençait tout de suite après Szeged, la dernière grande ville hongroise, s'étirait à l'infini. Nous roulions dans une colonne d'autos, sans cesse arrêtés par des camions, des tracteurs et de vieilles Lada. L'un jurait et se fâchait, l'autre accélérail, doublait et se rabat-tait de nouveau dans la file juste devant moi. C'était à qui gagnerait un infarctus, et je jouais le jeu moi aussi, non que quelqu'un m'attendît avec impatience à la fin du voyage, mais je m'étais habitué au risque. Les champs étaient convenablement cultivés, mais après la frontière on était plus négligent. On laissait à la nature trop de liberté, si bien qu'elle envahissait tout ce qui se trouvait sur son chemin.

Je roulais ainsi depuis une heure et il n'y avait toujours pas de pays en vue. Mon pays. Et puis tout à coup la colonne s'arrêta, on descendit de voiture, on écouta les rumeurs et l'on apprit qu'il y avait eu un accident. Et parce qu'il y avait des morts, on devrait attendre longtemps. Quelques-uns ôtèrent leur chemise et s'étendirent dans l'herbe, un couple installa des chaises en plastique au bord de la route et déballa un pique-nique, d'autres le firent dans la voiture, sur leurs genoux. Plusieurs s'en allèrent expertiser eux-mêmes les dégâts.

« Nous aurions dû partir plus tôt. Nous n'aurions pas maintenant devant nous un accident avec des morts », pesta une femme dans l'auto qui suivait la mienne.

« Un accident avec des morts, ça peut arriver à tout moment, répliqua son mari énervé. Tu peux partir quand tu veux, tu risques toujours un accident avec des morts. » Il lança un juron.

« Ce n'est pas en jurant que tu leur rendras la vie, siffla la femme.

– Mais ça empêche la moutarde de me monter au nez. »

C'étaient des Roumains pur sang, plus Roumain qu'eux cela n'existait pas, même si je les avais pris pour des Italiens à cause de la plaque d'immatriculation de leur voiture. Ils avaient des nuques de taureaux et ils étaient bien nourris, on voyait tout de suite que la femme ne se fiait pas à la cuisine italienne et bourrait son mari de grasses victuailles roumaines. Il descendit, marcha vers moi qui pendant ce temps m'appuyais à ma voiture et il me demanda en roumain : « Combien de temps croyez-vous que ça va durer ? »

Je haussai les épaules.

« Nous voulons arriver chez nous avant le soir. C'est si dangereux la nuit avec ces mauvaises routes. »

Je haussai de nouveau les épaules.

« Vous venez d'Allemagne ? » Il recula d'un pas et regarda ma plaque minéralogique. « Ah, la Suisse. La Suisse, c'est bien. Un chouette pays. Ne vous laissez pas enlever la Suisse. »

Pour me débarrasser de lui, je marchai moi aussi vers la tête de la colonne, que l'on ne voyait qu'indistinctement. Je ne savais pas où je voulais être le soir et personne ne m'attendait, aussi n'étais-je pas pressé. J'aurais pu rester là pendant des jours, j'aurais pu conduire l'auto sur un chemin de campagne à l'écart de tous les regards, et je n'aurais manqué à personne. Un paysan m'aurait suivi des yeux en hésitant, mais il m'aurait laissé tranquille. Puis de nouveau je sentis que je ne devais en aucun cas m'arrêter, car une attraction magnétique se dégageait de ce qui se cachait encore à notre

vue, derrière des forêts et des villages. Cela s'ouvrirait, me laisserait entrer, m'envelopperait de bruits et de couleurs et de voix comme j'en avais entendu pour la dernière fois à dix-neuf ans. Ma tête avait beau refuser de croire que devant moi les choses seraient autrement qu'ici, dans le no man's land hongrois ou en Suisse, ce pays que j'avais quitté depuis des jours, elle ne pouvait rien contre ce sentiment.

Je passai devant la première voiture. Jusqu'à présent, seul le chuchotement des gens laissait deviner la mort. Dans l'auto, des enfants dormaient, le grand appuyé au bras de sa mère, le petit sur ses genoux. Le père observait sa famille dans le rétroviseur et tapotait de l'index sur le volant. La mère regardait par la fenêtre avec indifférence, un regard qui passait à travers tout ce qui lui faisait obstacle.

Dans la voiture suivante, les enfants étaient réveillés, ils avaient ouvert en grand les portières et s'étaient échappés dans le champ. Ils étaient joyeux, la mort un peu plus loin devant ne les préoccupait pas. Elle n'était pas encore prévue dans leur monde. Leur mère descendit de voiture, les gronda en italien, mais en même temps elle riait et son rire invita les enfants à crier davantage encore, jusqu'à ce qu'ils tombent par terre haletants. C'était normal, pour eux, d'être joyeux et bruyants, même si quelques mètres plus loin des gens étaient morts, peut-être d'une agitation qui les avait poussés trop vite en avant.

La mère boutonna son pantalon, rejeta ses cheveux en arrière et rejoignit ses enfants. Elle renvoya l'aîné à la voiture et tapota les vêtements du plus jeune pour en ôter la poussière. Elle se pencha très bas vers la fillette et l'écouta, puis elle éclata de rire, regarda autour d'elle

comme si elle cherchait quelque chose et ne le trouvait pas. Elle baissa le pantalon de la petite, celle-ci s'accroupit, la femme la souleva et la tint en l'air aussi longtemps que ce fut nécessaire. La fillette avait confiance en sa mère et celle-ci en sa propre force. L'enfant se laissait aller à son sentiment de bien-être, comme si auprès de sa mère elle était dans l'endroit le plus protégé du monde. La femme la déposa à terre, fouilla dans son sac, ordonna à la fillette d'attendre et revint vers la route. Elle s'approcha de moi et me demanda du papier, mais la femme avec les enfants endormis était elle aussi descendue de voiture et lui donna ce qu'elle souhaitait. Elle tenait le garçon dans ses bras. Tandis que l'Italienne s'occupait de la fillette, nous regardions depuis la route.

«Les mères ont toujours ce genre de choses sur elles», dit en roumain la femme à côté de moi. «Rentrez-vous aussi chez vous?

– Comment savez-vous que je suis roumain? Ça se voit sur moi?

– On ne le voit pas à votre costume, mais à votre visage. Oui, vous avez quelque chose de typique.» Elle recula d'un pas pour pouvoir mieux me contempler. «Là et là et là», ajouta-t-elle et désignant différents endroits de mon visage.

«Réellement? dis-je, étonné. C'est impossible. Il n'y a rien de typique.

– J'ai pourtant deviné juste.

– Vous avez eu de la chance. En outre ce n'est pas du tout difficile de deviner juste, ici. Qui roule en direction de l'est est roumain ou a affaire avec la Roumanie.

– Qui roule en direction de l'est et a un air comme le vôtre. Exception faite du costume, ricana-t-elle, amusée.

– Et vous? Que faites-vous à l'étranger?

– Mon mari est jardinier et je suis femme de chambre en Italie. Nous faisons n'importe quel travail, nous n'avons pas honte. On ne doit pas avoir honte d'un travail honnête.

– Pourquoi devriez-vous en avoir honte? demandai-je.

– En Roumanie, j'étais professeur. Mon mari était ingénieur.

– Et alors?

– Dites ça à mes parents. Et vous, que faites-vous?

– C'est une longue histoire. Je vis déjà depuis longtemps à l'étranger.

– D'après votre apparence, vous avez des affaires au pays.

– D'après mon air, je n'ai rien du tout. C'est la première fois que je reviens. »

L'Italienne quitta le champ, elle frotta les semelles de ses souliers sur l'asphalte et envoya la petite dans l'auto. Puis elle demanda si nous nous dirigions aussi vers la frontière et nous fîmes un signe d'assentiment. Elle allait au mariage de son frère qui épousait une Roumaine, une jolie femme, toute la parenté s'y rendait, la plupart venaient de loin, les fiancés étaient quelque part devant. Ils étaient vraisemblablement pris eux aussi dans l'embouteillage. Son frère avait cherché longtemps, en Ukraine, en Hongrie et en Roumanie, et il avait enfin trouvé une fiancée, une personne douce et fidèle, elle avait aimé d'emblée sa belle-sœur. La noce serait célébrée après-demain dans l'église du village, le prêtre était loué, la salle de fête et les cuisiniers également. C'est le prêtre qui était le plus cher. « Ma bénédiction est une colle de bonne qualité, avait-il dit, celui que je marie ne divorce pas de sitôt. » Les fiancés avaient acheté leurs vêtements de noces en Italie, elle devait

juste retoucher un peu la robe de sa belle-sœur, elle le ferait le matin même, elle était couturière. Le costume du frère semblait fait au moule. Ils avaient leurs vêtements avec eux dans l'auto, on avait réparti le reste dans les autres voitures. Sa belle-sœur voulait une robe blanche coûteuse, c'était important pour montrer au village que cela valait la peine d'aller au loin.

L'Italienne fit une pause et demanda si nous étions aussi roumains. La mère roumaine le confirma. J'hésitai avant de dire non. La Roumaine me regarda avec surprise, mais je ne voulais rien expliquer. Je ne voulais pas dire que n'importe quelle réponse valait mieux que pas de réponse du tout.

Je laissai les femmes seules, et quand je passai devant le mari de l'Italienne, il me demanda de lui dire en revenant ce qui bloquait la tête de la colonne. Les autos laissaient échapper des voix, allemandes, hongroises, italiennes, roumaines, calmes et patientes, endormies, énervées. On bâillait, jouait aux cartes, déballait et remballait des victuailles, l'un cassait un œuf dur sur son genou, l'épluchait, le salait et se le fourrait tout entier dans la bouche. Dans une autre voiture, on ne faisait rien du tout, un couple était assis comme pétrifié, on eût dit qu'ils avaient parié de ne pas bouger avant que ce fût absolument nécessaire. Et comme aucun des deux ne voulait perdre le pari, ils resteraient sans doute ici assez longtemps pour que l'embouteillage fût dissipé, le couple de fiancés fût marié, eût vécu et fût mort, et la route changée en poussière. Le seul qui savait attendre était le paysan qui continuait à tourner en rond avec son tracteur, insensible à la mort. Tout cela ne signifiait rien pour lui. Il avait vu des embouteillages, il avait vu des accidents mortels, mais la terre n'attendait pas les

hommes. La terre attendait peut-être la pluie et la chaleur, mais pas les hommes. L'homme devait aller à la terre.

La moitié de l'Europe s'était rassemblée ici et avait encombré la route, sans se soucier de ce coin de terre qui lui semblait banal, elle ne pensait qu'à foncer droit devant. Le paysan ne leva pas une seule fois la tête de son champ pour regarder vers nous. La caravane continuerait son chemin, mais lui resterait à l'écart de cette cohue, de toute cette agitation.

Tout à l'avant, deux voitures de police barraient la chaussée. Les gens se dressaient sur la pointe des pieds et regardaient la mort, mais il n'y avait rien à voir parce que les cadavres avaient été transportés derrière les voitures de police. Les uniformes des policiers étaient tachés de rouge, ils attendaient quelque chose qui ne venait pas, ils tendaient le cou et épiaient au loin.

«Les ambulances ne peuvent pas passer», expliqua un Hongrois à un groupe d'Autrichiens. L'un d'entre eux, un homme grand et maigre que sa haute taille avait rendu bossu, se tourna vers moi et me scruta avec attention.

«Avez-vous aussi des affaires de l'autre côté? me demanda-t-il. J'ai un rendez-vous important. Si je ne suis pas là-bas pour le dîner, tout tombe à l'eau.

– Et tous les autres? demandai-je

– Ils sont tous en route pour leurs affaires, et un peu aussi pour s'amuser.» Il me fit un clin d'œil, me donna un coup de coude dans l'estomac et ricana d'un air entendu. Il semblait se promettre de très saines réjouissances.

Il ne se passa rien pendant longtemps, les policiers restaient là, les curieux venus de la moitié de l'Europe également, les enfants jouaient sans se douter de rien.

Celui dont les nerfs cédaient jurait à voix haute, les yeux de celui qui avait sommeil se fermaient tout seuls et sa tête cognait contre la vitre. C'était paisible, presque ennuyeux, seul quelque chose de fort pouvait nous arracher à la somnolence.

Deux voitures, un peu à l'écart, étaient encastrées l'une dans l'autre, la violence du choc les avait déplacées de plusieurs mètres. L'une était une chétive Lada avec une plaque d'immatriculation hongroise et une date de péremption déjà ancienne. L'autre était une Lancia. La voiture hongroise était vilainement arrangée, on n'aurait même pas pu en faire un accordéon, et pourtant le Hongrois était resté en vie. Il était assis quelque part dans le champ, légèrement blessé et choqué.

«Je n'ai pas pu voir les cadavres, on les a vite emportés, dit l'Autrichien. On a su tout de suite qu'il n'y avait plus rien à faire, même si la voiture n'avait pas été gravement endommagée. Ils nous avaient doublés. J'ai dit à mon collègue: "Pour rouler aussi vite, il faut qu'ils soient pressés de mourir."»

Alors il arriva enfin quelque chose. Les policiers délibérèrent, l'un d'eux désigna le champ où le paysan labourait la terre sur son tracteur, le second alla au bord de la route et chercha à attirer l'attention de l'homme. Il siffla, cria très fort, et d'autres qui avaient compris de quoi il s'agissait firent de même. Mais le paysan ne s'apercevait de rien, alors le policier remonta son pantalon et traversa le champ. Il suivit un moment le tracteur avant que le paysan le vît. Ils parlèrent tous les deux et le policier tendit plusieurs fois la main dans notre direction.

«Que se passe-t-il? demanda l'Autrichien au Hongrois.

– On veut porter les cadavres à l'ambulance avec le tracteur», répondit celui-ci.